

Catégorie D – 1^{er} prix

Sylvie Dubin

À CORPS ÉCRIT

À la faveur de la toilette du matin, il découvrit un bouton sur sa cheville droite, au beau milieu de la malléole latérale. Il ne s'en préoccupa guère. Mais, au soir, l'épiderme était rubescent, strié de lignes qui s'irradiaient en éventail. Une allergie, conclut-il. Il passa pourtant le jour suivant à descendre sa chaussette pour observer la progression de la... chose. Elle s'épanouit jusqu'à former une arabesque élégante, effleurant le scaphoïde sur le dessus du pied et longeant l'astragale. Il fut bientôt avéré qu'elle formait un A, dans de jolis tons carmin, un A aussi ornementé qu'une lettre d'enluminure sur un parchemin du Moyen Âge. Sauf qu'elle ornait sa peau à lui, Ariel Lentiret, à la veille de ses 50 ans, le 2 décembre 1896. C'est à cette date qu'il me consulta. Je vis le A. Il n'évoquait aucune piquûre d'insecte, aucune affection répertoriée, aucune blessure. Un parasite cheminant sous la peau n'aurait pu dessiner, sans abcès ni prurit, une lettre aussi parfaite. Cela ne ressemblait à rien de connu. Ou, plutôt, si !

– Allons, lui dis-je agacé, à quoi jouez-vous ? Vous n'aimez donc plus cette A... nonyme ?

Il rougit violemment mais resta muet.

– Qui vous a fait ce tatouage raté ? repris-je sur un ton radouci.

Tatouage ? Lentiret jura que jamais il n'aurait eu pareille idée. Mon hypothèse m'apparut de fait incompatible avec ce qu'offrait le personnage : sérieux et même componction. Mais je ne m'expliquais pas, dès lors, l'origine de la marque. Formée par une très légère boursouffure de la peau, il fallait qu'elle eût été créée par la pointe d'un instrument. Soupçonnant quelque folie, je l'enjoignis à voir un confrère récemment converti au freudisme et que ce cas ravirait. Je le quittai sur une poignée de main que je voulus peu engageante : ce genre de zouave m'horripilait. Trois jours plus tard, je le trouvai de nouveau à la porte de mon cabinet. Le A, devenu noir, se

voyait complété par un *l*, calligraphié lui aussi, quoique plus simplement et d'un rose très pâle. *A l*... Je repris mon air le plus sévère. Oui ou non se faisait-il tatouer ? Si oui, qu'il aille au diable ; sinon... Il supplia :

– Gardez-moi ici, surveillez-moi. Ce soir, vous saurez que la chose bouge *toute seule*...

Après ma dernière consultation, j'examinai sa cheville et vis distinctement une série de trois lettres, *Ala*, puis un *f*, à peine éclos, suivi d'un troisième *a* dont on devinait tout juste la forme. *Alafa*... « Vous avez vu, Docteur ? Vous avez vu ? » J'avais vu, en effet, et n'avais rien à en dire. Je le renvoyai chez lui en hâte, pressé de retrouver mes esprits. Il y avait quatre ou cinq lettres dessinées sur son pied, et alors ? Coïncidence, caprice de la nature. Mais, dans les jours qui suivirent, apparut la première *séquence*... C'est la seule que Lentiret m'autorisa à lire. La voici, telle que je peux la reproduire aujourd'hui :

Alafa ve urde lato ilet tedum atinil deco u vritun bo u tons ursach evil ledro
ite aube aumili eu delam alle olelat erale

Il ne revint pas. J'eus beau m'enquérir auprès de mes confrères, personne ne le vit. Je m'interdisais de le poursuivre jusqu'à son domicile, mais un jour – c'était environ deux ans après notre première rencontre – je n'y tins plus. C'est son épouse qui répondit à mon coup de sonnette. Je lui expliquai que je cherchais son mari pour avoir des nouvelles de la chose. Elle comprit très bien de quoi je parlais, ne s'étonna pas qu'un médecin courût après son patient et m'apprit qu'Ariel avait quitté le domicile conjugal après avoir découvert qu'il était l'Élu.

– Oui, dit-elle, comme je devais ouvrir de grands yeux. Vous avez bien entendu. Quelque chose en lui, sur lui, a continué d'écrire, et *cela* cherche à dire une Nouvelle aux hommes...

Elle me montra un carnet sur lequel elle avait recopié quelques mots du fameux message. Je reconnus des bribes de la première ligne.

– Rien d'autre ? demandai-je déçu.

Oh si ! Mais personne, pas même elle, sa propre épouse, ne verrait rien avant que la Nouvelle fût achevée et par lui déchiffrée. Il avait quitté son emploi, usé ses heures loupe à la main, dans des contorsions absurdes, ou nu devant son miroir, se scrutant, se caressant, dans le permanent souci de ce texte sacré qui, littéralement, s'incarnait. Il n'y reconnaissait aucune des langues vivantes ou mortes. Ou, plutôt, il

semblait qu'il fût constitué de plusieurs d'entre elles. Je sais aujourd'hui les tortueuses exégèses que le seul incipit lui tira : *alafa* veut dire 'payer' en swahili, et *lato*, 'cerf' en sanskrit ; *evale*, c'est le 'vagin' ou la 'vulve' en dene-caucasien ; *ve* est une lettre additionnelle de l'alphabet arabe (ف) pour représenter le son [v] dans l'écriture d'autres langues ; le mot *aube* est directement issu du français, tout comme *alle* de l'allemand, ou *ite* du latin d'église ; quant à *evil*, c'est le diable en anglais ! Mis bout à bout, cela ne voulait strictement rien dire... Il se convainquit alors que cette Phrase-Babel formait un code pour les suivantes. Il la passa donc au tamis des principaux systèmes de cryptage : chiffre de César, Atbash, tableau de Trithemius... Rien. Un soir, il avait claqué la porte pour ne plus revenir. Il lui avait écrit une longue lettre où il demandait pardon. Il signait : *Le Dernier Prophète*.

Tout aurait pu s'arrêter là. La pauvre femme aurait sangloté un moment sur mon épaule, puis je serais retourné à mes malades raisonnables. Le cas Lentiret, me répétais-je, relevait de l'hystérie, les lettres avaient été créées par la seule puissance de son inconscient, à la manière des stigmates de la foi sur le corps d'un mystique. Mais elles formaient bel et bien des mots que l'inconscient, aussi puissant dût-il être, ne pouvait avoir produits ! Alors quoi ? Avais-je eu la chance de rencontrer un être d'exception et l'avais-je laissé partir ? Cette pensée me hanta et je passai tout mon temps libre à enquêter. Dix ans passèrent, durant lesquels je vécus toujours inquiet, toujours chagrin – et faisant celui de mes proches. Je retrouvai la trace de l'Élu de façon inespérée. Un ami, séjournant à Londres à la Noël 1909, s'était laissé entraîner dans une foire de la ville, au moment où s'exhibait un homme-livre, l'homme aux 5.119 caractères... Je parvins non sans mal à établir avec lui une correspondance. Je sus qu'il vivait chichement en se louant à des cirques itinérants, ce qui lui donnait de parcourir le monde à la rencontre des casseurs de codes les plus réputés. De tous, il se méfia pourtant, refusant de se laisser examiner de près. Cette suspicion maladive, il la paya d'une vie d'angoisses : s'il eût accepté qu'un seul pût lire un fragment, que de fatigues stériles et d'exaltations vaines il se fût épargnées ! J'obtins qu'il m'envoyât deux clichés. Il s'y présentait nu, de face et de dos, dans la position de l'homme de Vitruve. Si le détail en était illisible, j'observai du moins que la partie antérieure, hors le visage, était entièrement recouverte de signes ; la seconde 'page', au verso, était à peine entamée. Je lui proposai mon aide s'il me laissait l'approcher. Il se braqua et resta plusieurs mois sans correspondre. Cela me mit au supplice,

comme un lecteur captif privé de la suite du feuilleton. Puis je reçus une carte sibylline où il se justifiait : la Nouvelle n'était ni chiffrée ni même écrite dans la langue adamique, comme il l'avait cru un temps. Il accouchait d'une langue inédite et inouïe : sa langue ! À lui, l'onomaturge, d'apprendre ce que *cela disait en lui et de sa part à lui*. J'étais atterré. J'avais perdu ma vie à déchiffrer la sienne.

Or, dans l'hiver 1911, il m'appela à son secours : certaines lettres perdaient leur couleur. Il me priait enfin de venir *voir* ! Le cirque était à deux heures de train de chez moi, à B* ; je m'y rendis aussitôt. Je le trouvai dans une roulotte sordide, enveloppé dans une méchante couverture et gardé par un chat aussi pelé qu'elle. J'étais venu à lui, comme on vient rencontrer, pour une dédicace, un auteur adulé. Et voilà qu'il me remit sous le nez son pied maigre et sale ! Rien d'autre que cette fichue ligne sous la lumière rachitique de la lampe à pétrole ! Les lettres, fleurs de peau fanées, se dépigmentaient, des taches brunes apparaissaient comme des rousseurs sur un vieux livre et je devinais qu'ailleurs elles s'enfouissaient dans les rides, déjà déformées et bientôt gommées. Mais, soudain, dans cette débâcle de la vie, je découvris le code ! Le code ! Lentiret attendait mon verdict avec anxiété.

– En effet, dis-je avec méchanceté, la chose régresse.

Il fut pris d'un tremblement nerveux.

– Aidez-moi !

Et il s'accrochait à mon bras.

– Montrez-moi tout, alors. Sans quoi, comment vous aiderais-je ?...

Alors, il retomba sur sa paillasse. Je vis l'hésitation dans ses yeux, puis son visage prit cette expression maligne qu'ont les vieux qui cachent un trésor dans leur jardin et à qui l'on n'arrachera pas d'aveu. Je m'en retournai chez moi, ivre de colère et d'excitation. Toutes ces années avant de voir la vérité éclater sur cette peau moribonde ! Qu'avais-je à gagner à me taire maintenant ? Oh oui, j'avais à y gagner, moi qui avais vu le texte apparaître, sans truquage, création intime jaillie des profondeurs de son être : œuvre ! J'ai découvert le chiffre et je n'ai rien dit : j'attendais que tout fût achevé... Sa dernière lettre, six mois plus tard, me mit en transes. Il avait pensé l'impensable : se livrer au scalpel qui le dépiauterait, se plonger au plain qui le poncerait pour ne léguer à la Science que l'évidence de sa peau brochée ! Il avait renoncé : tout n'était pas écrit. Mais les choses s'accéléraient ; le visage se couvrait de signes désormais, tandis que l'encre pâlisait

partout ailleurs ; il se mourait. J'arrivai au moment même où il expira. C'est moi qui lui fermai les yeux. Sur la paupière close de l'œil droit, je lus : *Fi*.

Il n'a jamais rien su de la façon dont je traduisis les lignes de son corps ; il n'a jamais rien su de la façon dont je les lui volai. Comment, cette nuit où il se révéla enfin tout entier, déjà raide sur la couche puante, dans la splendeur de son costume de peau, apparut sur la paupière gauche la dernière lettre : *n*. Ni comment, en déplaçant les césures de son texte, j'obtins la première phrase du mien :

À la faveur de la toilette du matin il découvrit un bouton sur sa cheville droite au beau milieu de la malléole latérale.